

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 52

Artikel: Bizarreries linguistiques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTE DE NOËL

VENEZ, Jackie, neveu charmant, dit M Théodore Decalandre ; c'est aujourd'hui Noël et dans votre soulier, où logerait à peine une mésange, vous avez trouvé un tambour qui vous permet de répandre dans l'appartement le plus affreux des vacarmes.

Imaginez, et ne vous suspendez point de la sorte à ma barbe, que vous allez, sans doute, affectueusement arracher, imaginez qu'à votre âge et comme Noël approchait, je vis, dans un journal, un dessin fort singulier et qui m'incita aux plus profondes méditations : au commencement de la fameuse nuit, un enfant posait sa petite pantoufle, devant le radiateur, et se demandait, la maison étant dépourvue de cheminée, comment le Père Noël descendrait des hauteurs de l'azur jusqu'au tapis de la chambre, à travers cette manière de serpent de fer chaud.

Je rêvai longtemps à ce problème ; il n'y avait pas non plus chez nous de cheminée, et je considérai le radiateur avec la plus grande curiosité du monde. Pendant trois jours, je remuai des pensées fort étranges. On m'avait, comme à l'ordinaire, couché de fort bonne heure et convié à dormir et fort sagement, sous la promesse que le Père Noël ne m'oublierait pas.

Je ne parvenais point à fermer les yeux ; je pensais toujours à la tuyauterie... Je me levai et, marchant sur la pointe des pieds pour qu'on ne m'entendit point, j'allai m'asseoir devant le radiateur ; je l'examinai attentivement ; il était clos de toutes parts, comme on pense. Que le Père Noël put entrer, j'avais, à force d'y rêver, cessé de m'en étonner ; mais comment en pourrait-il sortir pour déposer près de moi le cheval mécanique qui galopait et roulait dans mes songes ? Aide-toi, le ciel t'aidera ; je voulus aider le ciel. J'allai quérir un marteau et un grand clou et je perçai le radiateur.

L'eau se mit à couler dans la chambre ; un mince filet, puis un ruisseau, puis ce fut un lac et qui montait. Je sautai sur une chaise ; la chaise se prit à flotter ; je bondis sur mon lit, qui remua doucement, quitta le plancher et se conduisit à la manière d'une barque. Je n'osais crier, mais j'avais peur. Les poissons arrivèrent ; il y avait des requins qui semblaient rire et qui montraient leurs grandes dents ; mais un énorme cheval, muni de roues à aubes, les mettait en fuite ; des poissons rouges dansèrent une sorte de ballet et, tandis que vibrat le radiateur ouvert, j'entendais l'appel des remorqueurs sur la Seine et les sirènes lointaines des transatlantiques. L'eau montait toujours ; de mes cheveux je touchais le plafond ; les trompettes des anges retentirent ; l'eau me ferma la bouche et les oreilles.

— Vous étiez mort, mon oncle ?

— Non. Mais je m'éveillai en sursaut. C'était un rêve ; et devant le radiateur...

— ... il y avait le beau cheval mécanique que, sans bruit, le Père Noël vous avait apporté dans la nuit.

— Non, parce que ce rêve venait de se dérouler dans la nuit du *vingt-trois* décembre — qui n'est pas la nuit de Noël ; — ce qui vous enseigne, mon cher neveu, que les songes les plus ingénieux ne présentent parfois quelque intérêt que s'ils s'accordent avec le calendrier. T. D.

CELUI QUI FAIT LES FRAIS DE LA FÊTE

N peut dire qu'il a été soigné ! On ne lui a ménagé ni les grasses lippées, ni les gâteries, ni même les distractions. C'est automne, on l'a promené dans les grands bois. Il a respiré les vertes odeurs de la futaie ; il s'y est donné des ventrées de glands et de faines, après s'être éguisé l'appétit en mâchant de savoureuses racines de fougère... Les mauvais temps sont venus, il a regagné son toit dans l'écurie chaude et imprégnée de l'odeur des vaches. Là, il a trouvé bon souper et bon gîte, et il n'est plus guère sorti que pour aller se vautrer voluptueusement dans les boues fraîches de la cour. Il a eu de plantureuses pâtées de pommes de terre, de betteraves et de son, accompagnées de copieuses rasades de petit-lait.

Même on a poussé la libéralité jusqu'à lui servir, ces jours derniers, un menu composé de légumes cuits, de grain et de farine. Aussi est-il dodu et florissant ; sa chair rose est marquée de jolis bourrelets, et ses petits yeux disparaissent sous les couches graisseuses. Il est devenu paresseux, alourdi, casanier ; il ne quitte plus son toit où il se prélassait dans une douce obscurité. On vient l'y visiter ; les flâneurs s'y succèdent, s'extasiant sur sa mine et son embonpoint, pronostiquant que le gaillard pèsera un fameux poids, et comblant de louanges dom Pourceau, qui leur répond sans se déranger par de petits tortillements de sa queue tire-bouchonnée, et par de sourds grognements de satisfaction.

Hélas ! la roche tarpéienne est près du Capitole !... Un matin de décembre, par une belle gelée, on chasse le triomphateur hors de son toit et on le pousse dans la cour où il roule, tout ébloui par la lumière crue. La cour a des airs de guet-apens. La grand'porte charretière est fermée, des gens à physionomie louche rôdent çà et là, en jetant sur le tonquin d'obliques regards qui ne disent rien de bon. Perchés à chevauchons sur le mur, des gamins penchent leurs têtes curieuses et semblent être venus là pour assister à un spectacle émouvant. Un vague instinct avertit le camarade qu'on ne l'a point tiré de son étable uniquement pour lui faire prendre l'air, et il commence à grogner avec inquiétude. Son angoisse redouble, quand un grand diable en tablier blanc le sangle d'une corde. Cependant la bonne femme du logis, les bras nus jusqu'au coude, lui montre traitreusement un chaudron plein d'une pâte détrempée alléchante ! Dom Pourceau cédant bestialement et bêtement aux convoitises de son ventre, tend le cou pour se ruer vers le chaudron, tandis que l'homme au tablier, son grand couteau entre les dents, tire de toutes ses forces sur la corde et prend ses dernières dispositions. Brusquement la bête roule à terre avec des cris de détresse, des cris presque humains dont les modulations lamentables retentissent jusqu'à la lisière des bois, tout là-bas. Puis brusquement aussi cette clameur déchirante s'apaise... C'est fini. Le charcutier essuie son couteau ; on apporte des vases pour recueillir le sang, tandis qu'autour du cochon pantelant encore, les voisins évaluent la quantité de livres que donnera sa chair, et que des paris s'ouvrent, comme aux courses, sur le poids probable du camarade. — « Cent soixante ! — Cent quatre-vingts ! — Allons-donc ! vous n'y êtes pas ! moi, je gage un déjeuner qu'il pèse près de deux cents... »

En attendant, on le flambe à un feu de paille autour duquel les enfants font cercle, on le pèse, on l'échaude. Maintenant le voilà lié sur l'échelle, le ventre ouvert, les membres étendus, la tête pendante d'où dégoutte encore un mince filet de sang, et, tandis que les parieurs vont boire bouteille aux dépens du perdant, le charcutier l'examine d'un œil d'expert et choisit déjà les succulents morceaux destinés au réveillon de Noël.

Chansons de l'abbé Bovet, 3 cahiers : I. « Les souvenirs », « Ta mère », « Cheveux d'or ». II. « Le fuseau de ma grand'mère », « Jean de la Boilletta », « Léneli ». III. « Réver », « Coucou », « Jonquilles ». Editions Spes, Lausanne. — Cahier IV. « Le vieux chalet ». L. Von der Weid, Fribourg.

L'abbé Bovet, l'un des plus vaillants champions de la chanson populaire en Suisse romande, publie une série de quatre élégants cahiers musicaux (à bas prix) contenant chacun trois chansons avec de faciles accompagnements de piano. Plusieurs sont inédites mais même celles qui ne le sont pas, feront grand plaisir à tous les amis de ce savoureux répertoire qui a déjà fait le tour du pays romand, semant la joie sur son chemin. Que tous ceux et toutes celles qui chantent en solo, se hâtent d'acheter ces sympathiques cahiers et de s'en servir pour un divertissement de bon aloi au moment des fêtes de fin d'année. Que la « bonne chanson » fleurisse sur les lèvres de nos jeunes gens et de nos jeunes filles. La chanson de l'abbé Bovet jaillit du terroir national ; ouvrons-lui donc toutes grandes les portes de nos maisons.

AVE

O mon pays vaudois, antique et noble terre,
Qui drape à ton épaule un manteau de forêts,
Tandis qu'en tes vallons se tapit la chaumière,
Souverainement rustique au milieu des gûrets.

Terre de nos aïeux, que vénère notre âme,
C'est à toi maintenant que vont nos vœux fervents,
Sur l'autel de tes morts sache allumer la flamme
De la foi qui grandit par l'amour bienfaisant !

Poursuit un idéal fondé sur la justice,
Sois douce aux malheureux, accueillant au proscrit,
Ne recule jamais devant le sacrifice
Et donne leur valeur aux trésors de l'esprit !

O mon pays natal, en cette aube nouvelle
Regarde confiant vers l'horizon prochain
Car, malgré la douleur, la vie est bonne et belle,
Le bon grain semé hier sera moisson demain !

Ballaigues, décembre 1924.

Julie Meylan.

POUR CONSERVER L'AMOUR

N sait que les Américains sont pleins d'attentions à l'égard des femmes. Voici cependant les conseils qu'un journal de New-York vient de donner à ses lecteurs mâles, supposant sans doute qu'ils en ont besoin :

Si vous voulez conserver l'amour de votre femme :

N'épousez pas une femme beaucoup plus jeune que vous.

Ne promettez pas de réformer votre vie après le mariage.

Ne ronflez pas.

Ne négligez pas de vous raser.

Ne vous montrez pas en manches de chemises ou en bretelles.

Ne fumez pas la pipe à la maison.

Si vous êtes partisan de l'air pur, n'ouvrez pas trop souvent les fenêtres, à moins que votre femme ne soit de votre avis.

Ne manquez pas de faire donner souvent un coup de fer à vos pantalons (mais pas par votre femme).

Ne portez pas de faux-cols en celluloïd.

Ne demandez à aucun de vos parents de vivre avec vous.

Ne montrez aucune jalousie.

Ne négligez pas après le mariage les petites attentions d'avant le mariage, qui font tant plaisir aux femmes.

Bizarreries linguistiques. — Un bruit transpire avant d'avoir couru, chacun sait ça. Mais pourquoi un ivrogne est-il noir quand il est gris, et pourquoi dit-on aussi qu'il est trop plein quand il a une cuite alors qu'un fleuve trop plein, lui, est atteint de crue ?

Le pain est frais quand il est chaud et diminue quand on le coupe. Mais le vin n'est frais que lorsqu'il est froid et si on le coupe il augmente.

Enfin, le seul moyen d'avoir de l'argent devant soi est de commencer par en mettre de côté...

Ce petit jeu pourrait continuer.

Les gâtés de la conversation. — Je n'ai pas de monnaie, monsieur ; vous me paierez demain !

— Et si je mourais aujourd'hui ?

— Oh ! allez ! La perte ne serait pas bien grande !

LE RENDEZ-VOUS

I
La fin de l'année attriste un peu, car, durant la période de décembre, on songe davantage à la fuite du temps et à l'imprévu de l'avenir. On va dans la vie, en aveugles, sans connaître ni les douleurs qui nous menacent, ni les séparations prochaines, ni l'heure de notre mort. Voilà pourquoi le son des cloches émeut, le soir de Sylvestre. Nous pensons aux mois rapidement écoulés, aux rêves aimés qui sont perdus pour nous, à nos déceptions. Alors, on se recueille un instant, et l'on se sent plus petit et plus impuissant que d'habitude en face de la destinée (toujours impénétrable).

Ces impressions communes à chacun me tourmentent particulièrement depuis une aventure qui m'est survenue jadis et que je me décide à vous narrer aujourd'hui.

II

Cela se passait il y a six ans, un soir de Sylvestre. Nous étions une bande de collégiens bruyants, bien décidés à nous amuser beaucoup, et nous déambulions dans les rues en nous tenant par la main. Le hasard nous fit boisculer une Colombine qui